

La Rubrique du Malin Pêcheur



L'expérience du Chiapas est une insurrection populaire qui a gagné le monde entier.

Cette insurrection se propage à un grand nombre de pays. Certes, il y a des différences de conditions, de cultures, de mentalités, mais la volonté est commune, elle va dans le même sens : le peuple ne veut plus d'un gouvernement élitiste qui prétend mieux savoir que lui pour lui imposer sa loi et ses incohérences.

La guérilla pacifique a mobilisé des centaines de milliers de partisans de la désobéissance civile et désobéissance civique au Chiapas. C'est le même élan qui entraîne partout dans le monde la même volonté des peuples. Le mensonge médiatique habituel a beau répéter depuis 2018 que les manifestations « s'essouffent », que leur « nombre diminue », aucun des nombreux mouvements insurrectionnels de par le monde ne cède en réalité sur ses revendications. Comme au Chiapas, les « guérillas pacifiques » des peuples en quête de liberté et du « vivre bien » ne se

sont pas trompées d'ennemi. L'ennemi c'est le Capitalisme sous sa forme ultra libérale, générateur de violence, d'inégalité, d'injustice. Cet ennemi est la machine du profit qui broie la vie, et les combattants défendent la vie qui refuse d'être broyée.

Il y a une sorte de « résonance morphique » de l'expérience du Chiapas à travers le monde. Ce phénomène d'auto-gouvernement gagne en profondeur, il affecte les modes de pensée et de comportement. Depuis 2018, en France et ailleurs dans le monde, beaucoup de personnes redécouvrent les joies de la solidarité et prennent conscience que la réalité du vécu ne peut pas se comparer à la banalité comptable, budgétaire, statistique, financière, matérialiste, concoctée dans ces hauts lieux des temples boursiers ! L'insurrection des peuples n'attend plus la permission des « élites » pour prendre le large et ils décident de s'organiser sans tenir compte des exigences tyranniques des prédateurs au pouvoir. C'est l'exemple du Chiapas qui perdure depuis 1994.

La Rubrique du Malin Pêcheur

Ni dirigeants ni représentants auto-proclamés.

Comme les élus du peuple, les assemblées auto-organisées, de la gouvernance partagée, excluent les appareils politiques et syndicaux et ceux qui seraient « délégués » par eux. Comme au Chiapas, les membres de ces assemblées sont disposés à discuter avec toute personne qui cherche à comprendre honnêtement l'idéal démocratique de ce modèle.

Nous qui regardons l'expérience du Chiapas comme un exemple exceptionnel à suivre, nous estimons, en effet, que la lutte sociale pour une société plus humaine et plus généreuse, émancipée de la dictature du capital, l'emporte sur le modèle qui s'est imposé à tous depuis au moins les accords de la Jamaïque en 1976. Il ne s'agit pas de renoncer à des convictions personnelles, mais il s'agit d'adopter la tolérance pour la diversité,

pour toutes les idées qui ne font que traduire la réalité de la complexité du vivant. Il s'agit d'adopter l'intolérance pour tout acte inhumain.

Le Communal collaboratif, la Commune, est le lieu de la vraie vie retrouvée.

C'est un lieu de liberté où tous les avis ont le droit de s'exprimer, où la possibilité d'être entendus pour une concrétisation sous forme de décisions collectives est dans l'objectif commun. Le collectif ou le « communal collaboratif » est un lieu de vie qui rassemble un petit nombre de gens qui se connaissent ou qui apprennent à se connaître. Ils occupent concrètement un terrain, ils ont une présence située dans l'espace et dans le temps qui leur est familière. Ils sont les mieux placés pour savoir comment intervenir utilement et en connaissance de cause.



Une commune d'un caracol du Chiapas

La Rubrique du Malin Pêcheur



Chaque caracol comme chaque commune est la base d'une multitude d'entités similaires.

Leur maillage en fédération forme un tissu social qui s'avère capable de supplanter un État qui se révèle inutile en tant que pouvoir imposant sa loi au peuple prié de se soumettre. L'État ne cesse de dégrader les conditions d'existence des citoyens et ne les protège pas du tout, parce qu'il s'est approprié un pouvoir que personne ne lui a jamais donné. C'est dans la réalité de l'existence quotidienne, que la créativité des personnes a le plus de chances d'éliminer l'impérialisme étatique et

marchand. C'est lorsque l'État n'est plus là, comme au Chiapas, que redevient aussitôt possible la vie harmonieuse des humains émancipés de la tyrannie des « élites » qui pensent mieux savoir que les autres ce qui est bon et bien pour les autres. Ce n'est pas la lutte de tous contre tous qui arrive lorsque l'État jacobin n'est plus là, c'est la liberté, la solidarité et la fraternité qui sont au rendez-vous, dès que les Appareils de l'État jacobin laisse les citoyens prendre leur vie en mains... C'est l'exemple du Chiapas et c'est aussi celui des collectifs qui vivent dans cette logique nouvelle depuis les années 70/80, y compris en France.

La Rubrique du Malin Pêcheur

La femme est à la pointe du combat pour l'être humain, elle est "l'avenir de l'homme".

La femme est le fer de lance de ce combat pour la libération. Elle est l'âme de la vie, l'âme de ce qui doit être protégé, respecté, l'âme de ce qui veille sur la fragilité du vivant, sur la nature et sur la fécondité de la nature. Elle représente l'unité revendicative qui s'oppose en soi à toute la tradition patriarcale. La société qui était encore la nôtre en occident, il n'y a pas longtemps, traitait la femme comme une entité abstraite et c'est pour cela qu'elle se permettait de lui faire assumer des rôles réservés au patriarcat, donnant comme résultat le désastre d'une Margareth Thatcher ou d'une Hilary Clinton... Au Chiapas la femme a retrouvé sa véritable place, celle de son rôle naturel, depuis l'origine des temps, d'initiatrice de la conscience. La femme est la flamme de la conscience qui veille sur le vivant.



La Commune est notre territoire, notre existence y est légale.

Au Chiapas, l'État est devenu caduc, le contrat social par lequel il s'engageait, en échange de prélèvements fiscaux, à

garantir écoles, hôpitaux, transports, moyens de subsistance a été aboli.

Les assemblées d'autogestion peuvent, sans se renier, coexister dans le cadre d'une organisation municipale, à condition d'être émancipées d'une dépendance à l'État. À chaque territoire en voie de libération, ses propres formes de lutte.

Quelles relations avec la mairie traditionnelle ?

Dans l'article précédent nous avons vu comment s'organisait au Chiapas l'expression des trois niveaux de l'autorité élue pour un seul mandat de trois ans. Les problèmes que les collectifs abordent sont des problèmes concrets, qui se posent à la population d'un village, d'un quartier urbain, de la région environnante où leur fédération prêche une vision globale, mondiale, à des décisions prises localement. Elles sont issues d'un milieu où chacun est concerné et sait de quoi il parle. Elles concrétisent une pratique de vie, non une pratique de l'idéologie. Le caracol ou la mairie est une antenne, qui est à l'écoute des citoyens et non pas à l'écoute d'un Etat centralisé et lointain. C'est pourquoi, la Commune est un monde qui en soi élimine la mondialisation du profit.

Le tambour de l'unité résonne partout. Quelle unité ?

L'unité et la "convergence des luttes", l'appel à "lutter contre", la tactique de "l'opposition permanente" explicite n'est pas l'avenir de cette démarche sociétale.

La Rubrique du Malin Pêcheur

La "guérilla pacifique", l'initiative des sécessions implicites, sans demander ni l'avis ni la permission aux "responsables politiques" de l'ancien monde, est le mode opérationnel de ce que nous voulons organiser comme au Chiapas, comme les assemblées auto-organisées des Gilets jaunes l'avaient réalisé imparfaitement, parce que le pouvoir tyrannique se moquait éperdument de la revendication légitime du peuple.

Au Chiapas, une muraille humaine s'était dressée, avec les armes à la main, face à la violence policière de l'Etat tyrannique et l'avait dissuadée de s'aventurer dans cette voie sans issue. La stratégie du peuple au Chiapas a été celle de la dissuasion.



Il faut donc se préparer nous aussi à l'utilisation d'une force, non pas offensive, mais dissuasive et cette force peut être celle qui utilise la violence de l'agresseur pour le renvoyer à sa propre violence, comme les moines de Shaolin s'étaient penchés sur le moyen pacifique de se défendre en observant la logique de la violence pour la renvoyer à ses auteurs...

Je pense ici que le boycott collectif déterminé est capable de faire céder n'importe quelle tyrannie qui ne jure que

par l'argent, le fric, la finance, la marchandisation. Si je suis constamment absent sous les coups de la violence d'Etat, ces coups deviennent inopérants. Si aucune sanction ne peut nous atteindre, parce que nous aurons boycotté l'utilisation de la monnaie dette qu'il faut rendre à César, il ne sera pas possible à l'Etat de nous enfermer tous dans des camps de concentration pour nous exterminer ou nous dresser à la soumission...

Si nous plaçons au premier plan les problèmes humains, psychologiques, puis économiques et sociaux, auxquels personne n'échappe en ces temps de mutation, nous serons amenés naturellement à comprendre la nécessité de la permaculture, de l'interdiction des pesticides, du blocage des circuits marchands, de l'éradication des nuisances pétrochimiques et nucléaires, de l'exploration énergétique, de la revivification du tissu rural et urbain à l'échelle humaine, de l'économie circulaire et locale, de la rupture avec le fétichisme de l'argent, de la reconstruction de l'enseignement, de la santé, de la culture.

La guérilla pacifique menée selon le principe "*Ne jamais détruire un homme et ne jamais cesser de détruire ce qui le déshumanise*", est ce qui garantit l'unité des peuples dans la pluralité des mondes ; c'est ce qui permet d'envisager le "vivre autrement" et le "vivre bien".

Tel est le message central du Chiapas qui nous a précédé sur ce chemin de liberté et de libération permanente.

Jean-Yves Jézéquel